

Témoignage de Paul Schaffer

Paul Schaffer naît en 1924 et grandit dans une famille juive de Vienne, en Autriche.

Eh bien, je suis né à... Je m'appelle Paul Schaffer. Je pense que c'est important de le savoir. Je suis né en 1924, à Vienne, en Autriche, et, où j'ai passé mes premières années d'enfance, entouré d'une famille bourgeoise, sans histoire et avec beaucoup d'affection.

Eh bien, en fait, on a vécu comme cela, sans problème. Et j'ai même fait ma bar-mitsvah, en novembre 1937. Et ce n'est qu'après l'Anschluss, qui a eu lieu au mois de mars 1938, qu'ont commencé, évidemment, les inquiétudes ont commencé à s'accroître. Mais, là encore, nous n'avons pas mesuré à sa juste valeur la tragédie qui nous attendait.

Et néanmoins, nous avons senti que, il était souhaitable, préférable, de quitter l'Autriche

En novembre 1938, Paul Schaffer, sa sœur Erika et leurs parents quittent l'Autriche pour se réfugier en Belgique après les violences et les arrestations visant les Juifs lors de la « Nuit de Cristal ».

Nous avons décidé de partir illégalement. Nous avons quitté Vienne le 27 novembre, donc, exactement au moment où j'avais quatorze ans. Nous avons quitté Vienne. On a fermé tout simplement la porte à clé et nous sommes partis, les mains dans les poches. Nous sommes partis, via Cologne et Aix-la-Chapelle, pour rejoindre la frontière germano-belge et pour traverser la frontière belge.

Et, parmi les objets, j'ai pris – ce qui amuse les enfants, quand je leur en parle – sans demander l'autorisation de mes parents, ma petite collection de timbres, à laquelle je tenais beaucoup, et à laquelle j'ai consacré quand même beaucoup de temps.

Nous arrivons à Bruxelles. Nous faisons connaissance de cette ville et avons été tout à fait surpris par l'accueil des Belges qui, individuellement, ont eu un comportement extrêmement sympathique et favorable pour les réfugiés. Et, assez rapidement, notre position, situation de réfugiés, sans autorisation et sans visa, a été régularisée. Et nous avons reçu une carte d'identité pour toute la famille. Et nous avons pu nous réinstaller à Bruxelles.

En mai 1940, l'Allemagne nazie envahit les Pays-Bas, le Luxembourg et la Belgique avant de s'attaquer à la France. La famille Schaffer doit à nouveau fuir.

En mai 40, lorsque nous avons vu que les Belges quittaient Bruxelles, à la suite des bombardements intensifs de la... (la) Luftwaffe allemande, qui bombardait des civils indifféremment et sans distinction, les Belges se sont réfugiés pour quitter Bruxelles. Et nous avons jugé que le moment était venu : nous devons..., il valait mieux pour nous de partir. Et nous avons choisi Paris.

Eh bien, nous sommes arrivés à la gare du Midi. Évidemment la gare du Midi était noire de monde. Tout le monde voulait partir à Paris. Eh bien, mon père, très adroitement a, avec un ticket de quai... nous a fait passer sur les quais de la gare. Et nous avons ainsi pris le premier train, en passant par la fenêtre, pour nous rendre à Paris. Eh bien, nous n'avons jamais vu Paris, puisque ce même train nous a emmenés, pendant plusieurs jours de voyage. Durant plusieurs jours de voyage, nous avons traversé la France pratiquement pour aboutir près de Toulouse, dans une petite ville qui s'appelait Revel.

On a proposé de – aux réfugiés – de partir dans un camp de famille où ils sont hébergés par famille et nourris, logés, gratuitement, alors que nos moyens financiers ne nous permettaient pas de rester dans cette ville. Alors, donc, nous pensions qu'il était préférable, le peu que nous avions, de l'avoir, et de le garder dans ce camp de famille, et d'attendre, là, la fin de la guerre. Nous ignorions bien sûr, qu'à peine arrivée à Agde, la garde mobile séparait les hommes et les femmes, et que nous étions tout simplement parqués, dans des camps, derrière des fils de fer barbelés. Et que nous étions dans de véritables camps d'internement. Alors, donc c'était évidemment une surprise dramatique, mais trop tard pour faire marche arrière. Et là, mon père, du fait qu'il était très gravement malade, a été transporté dans un hôpital à Béziers. Ma sœur, qui était une jeune fille – une jeune femme – car elle avait un an et demi de plus que moi – très courageuse – s'est portée volontaire comme infirmière et accompagnait les enfants dans les hôpitaux des environs, pour les différents bobos qu'ils pouvaient avoir, ou les maladies qu'ils pouvaient avoir contractées dans les camps. Et, jusqu'au jour où, elle-même, est tombée malade et elle restée (dans) à l'hôpital de Montpellier. Et c'est ainsi que ma mère (qui) n'avait qu'une seule pensée, que la famille reste unie, eh bien, elle s'est trouvée éclatée entre mon père à l'hôpital de Béziers, ma mère dans le camp des femmes, ma sœur à l'hôpital de Montpellier et moi dans le camp des hommes.

Après avoir été internée une première fois dans un camp, la famille Schaffer retourne à Revel. Le 26 août 1942, toute la famille, juive étrangère, est arrêtée par la police de Vichy et internée au camp de Noé. Malade, le père de Paul échappe à la déportation. Paul, sa mère et sa sœur sont transférés à Drancy et aussitôt déportés à Auschwitz.

Le drame allait crescendo, au fur et à mesure : de Vienne - Bruxelles, Bruxelles - Revel, les camps, l'arrestation, et ces camps encore, alors qu'on ne savait même pas quel était notre destin et ce qu'on attend de nous. Eh bien, je pris très objectivement conscience de la situation. Et aggravée par le fait qu'un homme, qui était couché, près de..., dans un lit près de moi, s'est ouvert les veines. Et les gouttes de sang qui tombaient d'une façon régulière m'ont éveillé, réveillé. Et là je me suis dit : « Si cet homme se suicide, c'est que, il y a quelque chose de dramatique qui doit suivre ». Et, effectivement, le lendemain, il y avait l'appel : ma mère, ma sœur et moi, nous étions appelés à quitter ce camp. Et nous avons été donc emmenés à Drancy.

Quand on arrive à Drancy, d'abord là, alors on n'était même pas séparés entre les hommes et les femmes, on était parqués dans des pièces. On couchait sur la paille, dans une odeur nauséabonde, une nourriture absolument épouvantable. Et comme ça, dans l'attente de ce qui va arriver.

Et nous, nous, alors on nous racontait que l'on partait vers l'est pour travailler, dans des camps de travail, et on ignorait totalement notre destination. De notre destin, on ne savait absolument rien. Et peu de jours après, nous avons été chassés dans des wagons, des wagons à bestiaux dans lesquels nous avons été chassés, cadenassés. Y compris les petites ouvertures qui sont dans ces wagons étaient grillagées. Et nous étions soixante-dix, quatre-vingts personnes, peut-être plus dans certains, couchés sur de l'herbe, avec un seau d'eau, un seau pour les besoins hygiéniques. Et nous entamions un voyage vers une destinée inconnue.

Eh bien, à un moment donné, après quelques jours de voyage, pénibles, très durs, eh bien, la porte s'est ouverte avec fracas et cris :

85 - Les hommes valides de dix-huit à quarante ans descendez !

86 Enfin, descendez... quand je dis descendre, sautez du wagon ! Eh bien, il fallait quand même
87 sauter à peu près un mètre cinquante, puisque c'était pas du tout une gare : c'était en rase
88 campagne. Eh bien moi, qui n'avais pas encore dix-huit ans, j'ai dit à ma mère :

89 - Moi, je veux aller avec les hommes valides.

90 Et je me suis quasiment arraché des bras de ma mère, en me séparant d'elle - c'est le dernier
91 souvenir que j'ai de ma mère et de ma sœur - en disant :

92 - Je reste avec les hommes valides.

93 Et je suis parti. Et c'est là où deux-cent cinquante hommes sont descendus du train, alors que
94 le train, ensuite, a continué son chemin. Pour ma part, j'ignorais évidemment totalement la
95 destination de ce train.

96 *La mère et la sœur de Paul Schaffer sont assassinées dès leur arrivée à Auschwitz. Paul, lui,*
97 *devra travailler dans plusieurs camps de travaux forcés annexes d'Auschwitz, notamment celui*
98 *de Tarnowitz. Les coups, les sévices et la faim sont quotidiens.*

99 Alors arriver à Tarnowitz, évidemment, c'était quelque chose aussi d'ailleurs assez surprenant
100 et pénible. Un camp, [des] fils de fer barbelés autour. Seul élément positif : je trouve à
101 l'intérieur du camp un petit un block entouré de fils de fer barbelés, avec une trentaine de
102 femmes.

103 Et c'est là où je suis remarqué par une jeune fille, Rachel, qui était une petite Juive de la région
104 et qui était dans ce camp, chargée de la cuisine, de faire la cuisine pour les détenus et qui me
105 dit :

106 - Eh bien, tu viendras tous les soirs à ce grillage. Je te réserve une assiette de soupe.

107 Une assiette de soupe, c'était une part..., un peu de vie, car j'avais plus que cette soupe, (qui
108 était), où nageaient quelques rutabagas et quelques légumes, et sans graisse, ni rien. Elle, elle
109 prenait la soupe du fond du baril et elle était plus épaisse. Elle contenait un peu de pommes
110 de terre ; elle contenait quelque chose de plus compact. Et tous les soirs, pendant les six mois
111 où je suis resté dans ce camp, il n'y avait pas un jour où cette jeune fille ne m'a pas passé son
112 assiette, sous ces grillages. Eh bien, c'était un geste d'humanité, un geste de compassion, de
113 compréhension qui était inestimable.

114 *Après un an passé dans les camps annexes, Paul Schaffer est transféré au camp d'Auschwitz-*
115 *Birkenau en novembre 1943.*

116 Pour vérifier si nous étions dignes d'être dans ce camp de Birkenau, on nous a fait courir par
117 rangée de cinq et les derniers, ceux qui ne couraient pas assez vite étaient éliminés. Nous ne
118 savions évidemment pas quoi, pourquoi et ce qu'ils devenaient. Enfin, en tous les cas, pour
119 ceux qui étaient capables de courir, ils couraient. C'était mon cas. Eh bien, une fois regroupés,
120 on nous a fait déshabiller. On nous a rasés de la tête aux pieds, avec des rasoirs qui étaient
121 émoussés depuis fort longtemps.

122 On était tout nus. Nous étions en novembre 43 et la température extérieure – ça se passe à
123 l'extérieur, bien sûr – était de l'ordre de..., je sais pas, moi, moins quinze, moins vingt, ou peut-
124 être plus. Nous sommes restés là pendant un moment.

125 Et c'est là où on nous a tatoués, ensuite. Le tatouage, vous savez en quoi ça consistait. Donc
126 sur le bras gauche, on recevait un numéro. Le fait d'être, de recevoir un numéro tatoué,
127 parfois un tatouage, c'était classique ; encore que les Juifs qui avaient un tant soit peu de
128 culture juive, ils savaient que le tatouage sur le corps humain est interdit. Mais en plus, c'était
129 un tatouage de numéro. Et en plus on nous disait que, dorénavant, vous oubliez votre nom.
130 Vous vous annoncez, en présence d'un SS ; vous annoncez votre numéro d'immatriculation.
131 C'est-à-dire que vous perdez votre qualité d'homme : vous êtes un numéro. Et, effectivement,
132 nous devenons, à partir de là, des numéros, complètement déshumanisés, rasés de la tête aux
133 pieds. Nous recevons..., nous allons (dans), sous une douche froide, chassés dehors, mouillés,
134 sans serviette, sans rien. Nous nous réchauffons. Nous nous agglutignons les uns aux autres, et
135 on attend. On attend nos vêtements. Arrivent les vêtements rayés, les fameux vêtements
136 rayés que vous connaissez par les images. Et là, c'est la distribution de ces vêtements, au
137 hasard des choses. C'est-à-dire que les petits reçoivent des choses pour des grands, et les
138 grands des choses pour les petits.

139 Et après quelques heures comme cela, on nous a chassés dans une baraque pour prendre du
140 repos. Et en prenant ce repos qui était bien mérité, parce que c'était une journée épuisante,
141 je trouve un ancien qui était dans cette baraque. Je lui dis :

142 - Mais qu'est-ce que c'est, cette odeur épouvantable qui règne ici et les flammes qui sortent
143 de cette cheminée ? C'est quoi comme usine ?

144 Là il me regarde, avec des yeux hagards. Il dit :

145 - Tu as été déporté avec tes parents ?

146 - Oui, ma mère, ma sœur.

147 - Eh bien, c'est simple, ils sont entrés par ici, par la porte, et ils sortent en fumée par la
148 cheminée !

149 Je le regarde et je me dis : « Ce pauvre bonhomme, il est fou ! » Je demande à un autre et je
150 reçois la même réponse, ou à peu près similaire. Et c'est là, en fait, [que] je découvre les
151 chambres à gaz et les fours crématoire. C'était donc à Birkenau dans la [zone de] quarantaine.

152 Et c'est là que je prends conscience que finalement ma mère et ma sœur, qui sont parties avec
153 les enfants, les vieillards dans les trains, ont abouti directement dans les chambres à gaz et
154 ont été brûlées. Et que, en fait, le sort des hommes qui ne survivront pas ici, subiront le même
155 sort. Et là commence notre vie de Birkenau. Nous sommes en novembre 1943.

156 *Les déportés subissaient des « sélections » qui déterminaient qui allait vivre pour travailler et*
157 *qui allait être éliminé. Paul échappe de très peu à la mort.*

158 Block par block, ou baraque par baraque, nous devons nous rendre dans un endroit où il y
159 avait justement les SS, enfin Mengele, en l'occurrence. Et nous déshabiller, nus, et défiler
160 devant lui. Et il nous, il désignait d'une façon, très nonchalante d'ailleurs, d'un côté ceux qui
161 étaient destinés à mourir quasiment tout de suite, et les autres à qui on accordait encore une
162 chance de pouvoir travailler encore, et de rester encore en vie pendant..., aussi longtemps
163 qu'ils étaient, [qu'ils] pouvaient se rendre utiles à l'économie de guerre des nazis.

164 On voyait bien que ceux qui étaient en plus mauvais état se trouvaient à un endroit et que les
165 autres étaient du côté opposé. Et par conséquent, moi, pour ma part, je peux vous dire que je
166 n'ai fait qu'observer quel est le bon côté et quel est le mauvais. A telle enseigne que, lorsque



Ma rencontre avec des témoins

167 mon tour venait, sans attendre qu'il désigne la direction, je me suis précipité. J'ai pris..., je me
168 suis mis dans les rangs de ceux qui étaient plus solides.

169 *Paul Schaffer devra effectuer des travaux forcés à proximité d'Auschwitz, notamment pour*
170 *construire l'usine Siemens-Schuckert à Bobrek.*

171 *Il se faisait passer pour un tourneur sur métaux qualifié. Il fera dès lors partie du Kommando*
172 *« Siemens », des ouvriers assignés au travail de la métallurgie.*

173 J'entends qu'on cherche des spécialistes de la métallurgie. Alors, me rappelant mon année
174 scolaire à Bruxelles dans une école technique, je dis, au fond, je vais me présenter comme
175 mécanicien. Et, évidemment, je n'étais pas le seul à avoir cette bonne idée. Nous étions
176 plusieurs centaines. Dans une baraque – je ne sais pas... ,quelconque, numéro tel – il y avait
177 un examinateur allemand qui devait vérifier nos compétences. Alors, moi, qui ne savais pas
178 quelle était ma compétence, quel était mon métier, je vois à côté de moi un Juif d'origine
179 autrichienne et je dis :

180 - Quel est ton métier ?

181 Il me dit :

182 - Je suis tourneur !

183 - Tourneur, j'ai dit, moi aussi !

184 Je me suis dit : « Des tours, j'en ai vu ». Effectivement, j'en ai vu à l'école et j'ai vu, à Revel, il
185 y avait des tours. Et je me dis : « Au fond, j'aurais pu être tourneur aussi, puisque j'en ai vus ». Et à l'école en Belgique, j'ai appris le dessin industriel, bien sûr – puisque je vous ai dit qu'il y
186 avait des études très étendues et très larges – il y avait donc également du dessin industriel.
187 Donc, je me présente devant ce monsieur, qui était un très bel Allemand, grand, en uniforme
188 avec un long manteau en cuir, et qui m'interroge sur mes compétences. Alors il me dit :

190 - Quel est votre métier ?

191 Je lui dis :

192 - Je suis tourneur sur fer.

193 - Vous ne tournez que le fer ?

194 J'ai dit :

195 - Non, je tourne tous les métaux .

196 - Vous ne tournez que les métaux ?

197 Je lui dis :

198 - Je tourne le bois aussi.

199 Et il me dit :

200 - Ah bien, je vois, vous êtes un bon tourneur !

201 Alors, là, il faut parler l'allemand pour savoir que le mot « tourneur » veut dire « Dreher ». Et
202 « Dreher », ça veut dire quelqu'un qui se débrouille : vous êtes « débrouillard ». Alors je fais
203 semblant de ne pas comprendre. Je dis :



Ma rencontre avec des témoins

- 204 - Non, je ne suis pas bon tourneur, je n'ai fait qu'une année !
- 205 Et j'avais calculé qu'entre la Belgique et ma déportation j'aurais pu travailler pendant un an
- 206 sur un tour.
- 207 Nous étions une cinquantaine. Et notre charge constituait pour l'essentiel de sortir pour
- 208 transformer une usine qui se trouvait à huit kilomètres de Birkenau – le lieu exact s'appelait
- 209 Bobrek, en fait – et qui était louée à..., je ne sais pas..., qui appartenait en tous les cas à
- 210 Siemens, aux établissements Siemens. Et nous allions transformer cette usine, qui était une
- 211 usine des phosphates, pour la transformer en usine de métallurgie.
- 212 On nous amenait en camion jusqu'à Bobrek, pour ces travaux de construction. Et le soir, bien
- 213 sûr, nous revenions à Birkenau, pour y dormir, pour recevoir notre nourriture du soir. Ça a
- 214 duré de novembre jusqu'au mois d'avril 44. Et ce n'est qu'à partir de là... à un moment donné,
- 215 on considérait que Bobreck était terminé, y compris l'aménagement d'une baraque pour les
- 216 détenus, et la cuisine, etc. Eh bien, on nous a transportés à Bobreck. Nous quittons Birkenau
- 217 et nous arrivions à Bobreck. C'était évidemment un changement total, donc. Et ensuite nous
- 218 travaillions à l'abri du vent, de la pluie et du froid, puisque nous travaillions à l'intérieur d'une
- 219 usine, tout du moins la plupart parmi nous.
- 220 *En janvier 1945, l'Allemagne nazie perd du terrain face à l'URSS et l'armée soviétique se*
- 221 *rapproche d'Auschwitz. Les nazis déplacent des milliers de déportés vers l'ouest, dans des*
- 222 *« marches de la mort », où ceux qui ne peuvent pas suivre sont tués.*
- 223 Nous sentions que quelque chose va se produire (c'est-à-dire que nous...). Il y avait des survols
- 224 d'avions. Nous savions que les Russes avançaient. Donc, nous savions que, d'une manière ou
- 225 d'une autre, quelque chose va se produire. Quoi ? Nous ne le savions pas. (Et quel va être...)
- 226 De quelle façon les choses vont se dérouler ? Il est évident que personne ne pouvait le prévoir.
- 227 Ce n'est que le 18 janvier – plutôt exactement dans la nuit 17 ou 18 – on nous a réunis à
- 228 l'extérieur et on nous a dit de nous préparer pour évacuer le camp de Bobreck.
- 229 Et on a commencé le lendemain matin, le 18 janvier, cette fameuse marche de la mort, où on
- 230 a regroupé ensuite différents camps. Et nous avons rejoint le camp de Monowitz qui était
- 231 Gleiwitz..., Auschwitz III. Et nous avons fait plusieurs jours de marche, jours et nuits de marche.
- 232 Nous avons atteint le camp de Gleiwitz, qui était un camp qui était à soixante-dix kilomètres
- 233 environ d'Auschwitz.
- 234 Après on a été chargés dans ces fameux wagons à ciel ouvert. (Qui..., on nous a) On m'a poussé
- 235 dedans. Et ce fait, évidemment, a accentué mon inquiétude sur la suite. Et c'est à partir de là
- 236 où je dis à mon ami, à un de mes amis avec lesquels, qui étaient proches, enfin, à mes deux
- 237 amis :
- 238 - Eh bien, écoutez ! Moi, j'ai décidé de sauter et de me sauver.
- 239 Et, évidemment, tout le monde il a participé à la discussion :
- 240 - Ne sautez pas, parce que, on va nous tuer.
- 241 Ils avaient peur des représailles. D'autres ont dit :
- 242 - Eh bien qu'ils sautent, ça nous fera un peu plus de place.
- 243 Eh bien, je n'ai écouté personne, et j'ai dit à mon ami :

244 - Moi, je saute.

245 L'un m'a dit :

246 - Ben, je te suis !

247 Et le troisième me dit :

248 - Partez, moi je ne peux pas vous suivre. Je ne peux plus... Je ne sais plus marcher. Je ne
249 voudrais pas être pour vous une charge.

250 Ce qui fait que j'ai sauté du wagon à un moment très précis où il y avait un autre train qui était
251 à côté à l'arrêt. Et je me suis dit, donc le laps de temps pendant lequel les Allemands
252 pourraient tirer sur moi était relativement limité, puisque c'était le temps entre deux trains.

253 *Paul Schaffer, aidé d'un ami polonais nommé Zev, qui s'est évadé avec lui, parvient à rejoindre*
254 *Cracovie, en Pologne. Par la suite, il est transporté avec d'anciens prisonniers français à*
255 *Odessa, en Ukraine, d'où partira un bateau qui le ramènera en France. C'est à son retour qu'il*
256 *apprend le décès de son père.*

257 *Après la guerre, Paul Schaffer va poursuivre ses études. Il se marie et aura une fille unique. Il*
258 *va développer avec un associé un projet d'atelier qui deviendra plus tard une grande usine. Il*
259 *va témoigner de son destin, notamment au procès de Francfort (1963 à 1965), appelé aussi*
260 *second procès d'Auschwitz.*

261 *Les années n'ont pas effacé les séquelles de sa déportation à Auschwitz. Paul Schaffer écrit son*
262 *histoire dans un livre, le Soleil voilé, en mémoire des siens, mais aussi parce qu'il considère*
263 *devoir laisser une trace aux générations futures.*

264 Je suis plus sensible à cette blessure aujourd'hui que je ne l'étais hier. Et cela, je l'attribue
265 évidemment à l'âge, qui me rend plus sensible. Et qui traduit d'une façon plus violente tous
266 ces événements et tous ces faits, et par conséquent je le ressens. Quand vous parlez des
267 blessures : vous savez, la blessure n'est pas fatalement une blessure visible, qui se voit par un
268 bras en moins ou une jambe en moins. La blessure de l'âme est une des blessures la plus
269 dramatique. Et celle-ci, je ne pense pas qu'elle soit guérie. Cette blessure, elle est toujours à
270 vif et il est évident que, par ce travail de mémoire, eh bien, c'est un travail (de) mortifère qui
271 évidemment nous ramène toujours vers le passé, vers un passé qui est triste et qui est
272 inoubliable. Donc, en fait, je vis avec la Shoah pratiquement tous les jours, donc je ne peux
273 pas m'en défaire.